

LE SORT DE LA SOIE EN GRÈCE AU XIX^e SIÈCLE:
DU DÉCLASSEMENT DES PRODUCTIONS DOMESTIQUES
À LA MARGINALISATION D'UNE INDUSTRIE RURALE

Les mille et une façons d'employer la soie dans le tissage, la passementerie ou la broderie, la variété des goûts et des traits culturels d'une clientèle riche et disparate, ont longtemps entretenu une distribution plus ou moins équitable du travail de la soie dans le bassin méditerranéen, depuis que la sériciculture avait franchi les limites de l'empire byzantin par l'intermédiaire des Arabes. Ainsi au XI^e siècle par exemple, grèges et soieries voyageaient dans tous les sens: de la Perse vers l'Occident, et de l'Espagne ou de Sicile vers l'Égypte.¹

Il est bien connu qu'en réalité cet équilibre était compromis dès le XI^e siècle, avec l'invention du moulin à organsiner à Lucques, devenu hydraulique à Bologne dès 1341, et puis avec sa version améliorée, le "moulin alla piemontese", et celle moins encombrante, le moulin oval de la France.² Sur le marché d'un produit de luxe comme les soieries, l'amélioration très nette de la qualité qu'ont apportée ces perfectionnements techniques a donné une avance considérable aux Italiens d'abord, et puis aux Français. A partir du XVII^e siècle en effet, la Fabrique lyonnaise a acquis le primat sur le marché des étoffes, en perfectionnant à son tour les techniques du tissage, de la teinture et de l'apprêt et en diversifiant à l'infini les armures et les dessins. Cette évolution devait polariser le développement du secteur soyeux, pousser à la spécialisation et réduire les autres producteurs au rôle de fournisseurs de grèges.

Cependant ce processus mit plusieurs siècles pour s'achever. Pionnier

1. S. D. Goitein, "The main industries of the Mediterranean area as reflected in the records of the Cairo Geniza", *The Journal of Economic and Social History of the Orient* (= *JESHO*) IV (1961), pp. 173-174.

2. Carlo Poni, "Archéologie de la fabrique: la diffusion des moulins à soie 'alla bolognese' dans les Etats vénitiens du XVI^e au XVIII^e siècles", *L'industrialisation en Europe au XIX^e siècle*, CNRS, Paris 1972, pp. 401-416; *Histoire générale des techniques* (sous la dir. de M. Daumas), vol. II, pp. 227 et suiv.; L. Vignon / I. Bay, *La soie au point de vue scientifique et industriel*, Baillière et Fils, Paris 1914.

dans la série des innovations qui ont abouti à la révolution industrielle, initiateur du système de fabrique, le secteur soyeux a été le dernier à s'industrialiser dans le plein sens du terme. Longtemps les innovations techniques ont dû lutter contre les réglementations corporatives, les privilèges et autres prohibitions d'Ancien Régime. Si elles économisaient par ailleurs la main-d'oeuvre dans les fabrications intermédiaires, elles n'avaient pas résolu le problème de la productivité du secteur dans son ensemble, problème peu pressant, il est vrai, tant que la clientèle demeurerait restreinte. Enfin, parce qu'il comprenait une étape initiale à caractère agricole et saisonnier, et qu'il demeurerait trop dévoreux de main-d'oeuvre, le travail de la soie se répandait en renforçant son ancrage dans les campagnes, la ligne de défense des villes étant leur spécialisation dans la production d'étoffes toujours plus élaborées et variées;³ dans le processus de fabrication, comme sur le marché, il n'y avait pas de véritable principe unificateur.

Ainsi au XVIII^e siècle, si les Italiens et les Français se réservaient les meilleures places et les meilleurs prix sur les marchés, et si, dans les échanges avec l'Orient, les rôles étaient déjà répartis (les grèges venant de ce dernier, les étoffes de l'Occident), la spécialisation de la production était encore relative. Elle concernait le type des fils et des tissus: *orsogli* et façonnés à l'Ouest, grèges, gazes et rubanerie à l'Est. Mais les différentes régions pratiquaient tant bien que mal les trois opérations — dévidage, ouvrason et tissage.

Dans l'empire ottoman, où le secteur avait pris un nouvel essor après l'achèvement de la conquête au X^e siècle, le tissage connaissait des cycles successifs de prospérité dans les villes du Sud des Balkans et de l'Asie Mineure, malgré l'offensive lancée depuis longtemps par les velours de Venise, les damas de Gênes, les satins de Florence et les gros de Naples. Au XIX^e siècle, Brousse, initialement un entrepôt de la soie perse, promu au rang de grand centre soyeux dès le XIV^e siècle, fabriquait toujours ses fameux *kadifès*, bien que depuis deux siècles déjà les grèges tenaient une part toujours croissante dans ses exportations, destinées aux Italiens d'abord, puis aux Anglais et aux Français.⁴ Istanbul évidemment, avec ses nombreuses corporations

3. Voir les contributions de P. Massa Piergiovanni (pour Gênes), P. Malanima (pour Florence), A. M.-L. Trezzi (pour Milan), L. De Rosa (pour Naples), ainsi que la synthèse de G. Felloni, in: H. van der Wee (ed.), *The Rise and Decline of Urban Industries in Italy and in the Low Countries*, Leuven University Press, 1988.

4. M. Cizakça, "A short history of the Bursa silk industry (1500-1900)", *JESHO*

hautement spécialisées, fabriquait des étoffes en soie, ou soie et coton (*tamkahané*), avec des fils d'or ou d'argent, "plus ou moins chers, selon la matière".⁵ L'île de Chios, l'antenne du complexe soyeux Istanbul - Brousse sur la mer Egée, avait développé depuis le XVIIe siècle son propre tissage d'étoffes de luxe destinées à Istanbul et à l'Égypte.⁶ A Edirne, Philippopoli, Serrès, Larissa, Tyrnavos ou Ayia on fabriquait des gazes, des *aladjas* et des *fitilia*, tandis que Salonique fournissait des turbans aux janissaires et des chemises de soie "très recherchées dans toutes les villes de Turquie".⁷ Jannina se spécialisait dans la passementerie et la broderie;⁸ dans l'île de Tinos enfin, les femmes tricotaient des bas de soie à l'aiguille, "qui n'ont pas le lustre des bas faits au métier, mais sont beaucoup meilleurs, [et] moins chers".⁹ Avec ses étoffes "peu dans le goût européen",¹⁰ et les quelques pièces et autres accessoires spécifiques du costume oriental, cette industrie avait donc réussi à fidéliser une clientèle locale.

Les campagnes de l'empire lui fournissaient sa matière première. La Morée, le plus gros producteur, et la région de Zagora, en Thessalie, avec l'Asie Mineure, alimentaient Istanbul, Chios et Brousse, tout au moins depuis que les guerres turco-iraniennes du XVIe siècle avaient obligé cette dernière à remplacer les grèges de la Perse par celles de l'empire.¹¹ Zagora toujours, et la région de Cassandre (Macédoine), vendaient leurs soies à Salonique et à Chios.¹² Partout les paysans

XXIII (1980), pp. 142-152; H. Inalcik, "Bursa and the commerce of the Levant", *JESHO* III (1960), pp. 131-147.

5. N. Papadopoulos, *Ἡ Ἐπιπέση ὁ Κερδοῦχος* (Hermès Spéculeur), (Venise 1817), repr. Athènes 1989, vol. IV, p. 419.

6. C. N. S. Sonnini de Manoncourt, *Voyage en Grèce et en Turquie fait par ordre de Louis XVI*... t. 1, F. Buisson, Paris an IX [1801], p. 319; J. Pitton de Tournefort, *Relation d'un voyage du Levant fait par ordre du Roy*... t. 1, Impr. Royale, Paris 1717, p. 374.

7. F. Beaujour, *Tableau du commerce de la Grèce*, t. I, Chapelet, Paris an VIII [1799], p. 321-323. Pour les *fitilia* d'Ayia, voir la thèse de Marie Stamatoyannopoulou, "Société rurale et industrie textile: le cas d'Ayia en Thessalie Ottomane (1780-1810)", EHESS, Paris 1984, pp. 39-43.

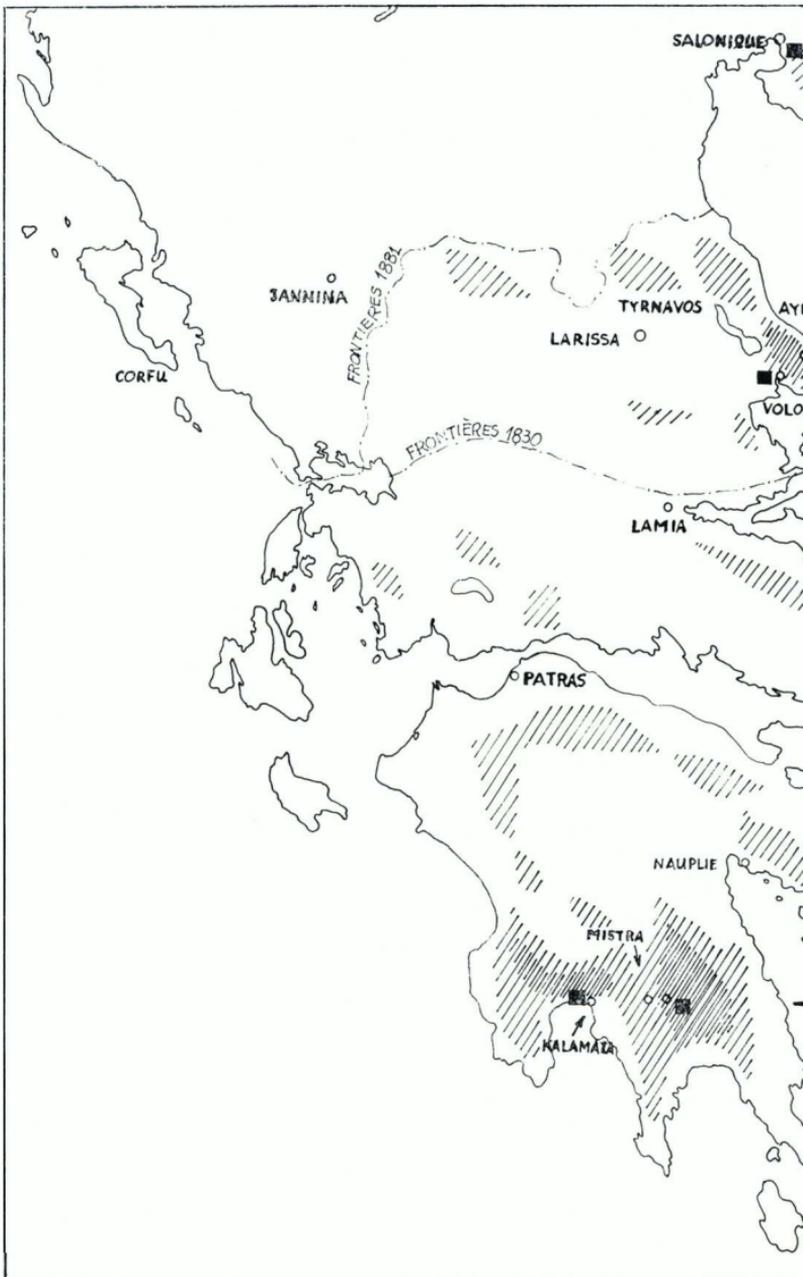
8. G. Papageorgiou, *Οἱ συντεχνίες στὰ Γιάννενα κατὰ τὸν 19ο καὶ στίς ἀρχές τοῦ 20οῦ αἰῶνα* (Les corporations de métier à Yannina au XIXe et au début du XXe siècle), Université de Jannina, 1982, pp. 37-38.

9. Sonnini, *op. cit.*, p. 315; cette activité était également florissante un siècle auparavant, voir Pitton de Tournefort, *op. cit.*, p. 358.

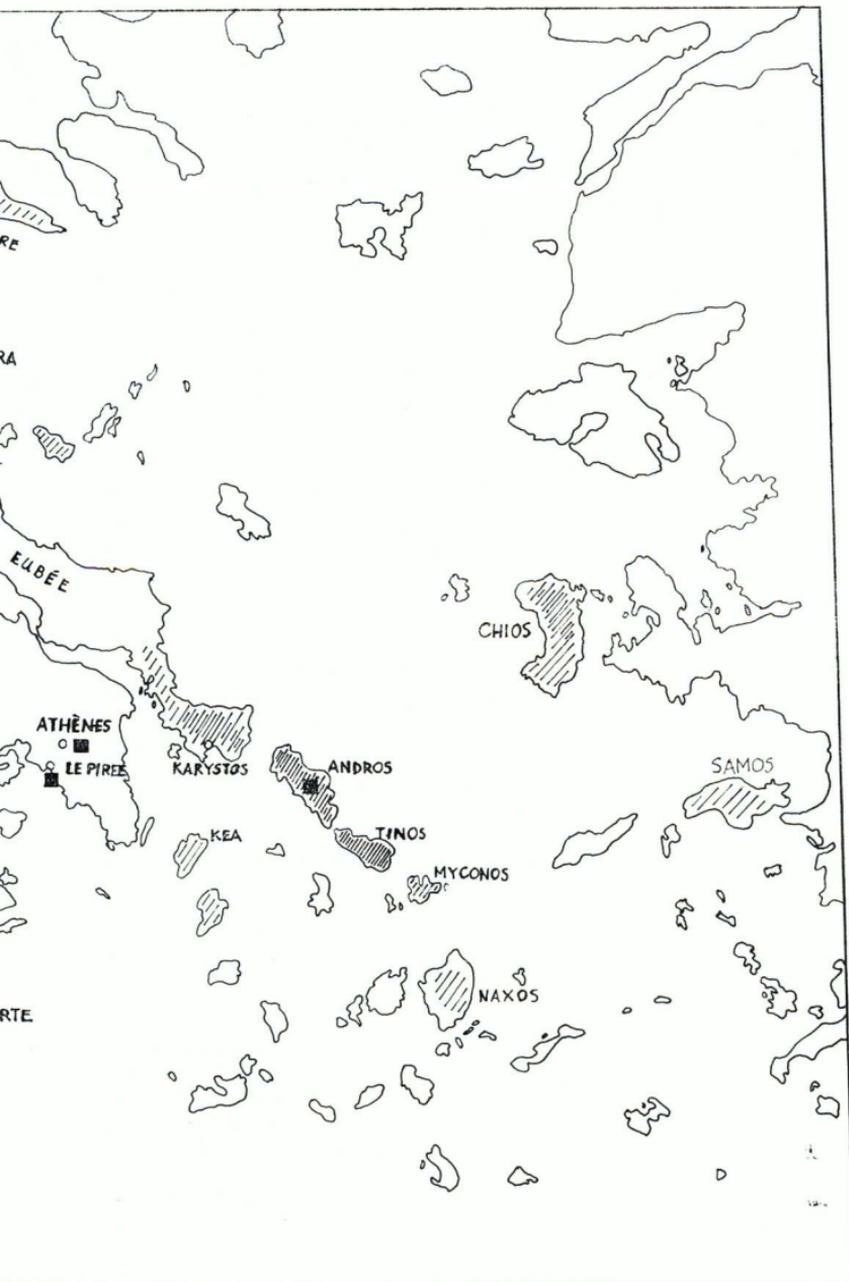
10. Ami Boué, *La Turquie d'Europe*, t. II, Paris 1840, p. 103.

11. M. Cizakça, *op. cit.*, p. 144.

12. N. Svoronos, *Le commerce de Salonique au XVIIIe siècle*, PUF, Paris 1956, pp. 208-209, 257.



Les principaux foyers de la sériciculture en Grèce au XIXe siècle.



■ Lieux d'implantation des filatures mécaniques, 1830-1870.

dévidaient leurs cocons “à la manière rude du pays”,¹³ c’est-à-dire à l’aide de bassines, chauffées à feu nu, et de petits tours (guindres) à la main, de tailles diverses, qui rendaient les grèges en écheveaux, et “c’est ainsi que se vendent presque toutes les soies de la Turquie”.¹⁴ Sans doute dans les grands centres soyeux devait-on procéder à l’ouverture de la grège, manifestement à la main: on sait toutefois que Brousse fabriquait encore au début du XIXe siècle une quantité suffisante de fils de trame pour en expédier aussi à Istanbul.¹⁵ Parfois la torsion au fuseau se pratiquait sur les lieux de production, le plus souvent pour préparer des soies propres à la couture, le tricotage ou la broderie: Pitton de Tournefort a vu dans l’île de Kéa, en 1700, des hommes assis “sur les bords de leurs terrasses afin de laisser tomber le fuseau jusques au bas de la rue, qu’ils retirent ensuite en roulant le fil [de soie]”.¹⁶ Un siècle plus tard, d’après Sonnini, les femmes de Tinos s’occupaient à “dévider, filer et travailler [la soie] à l’aiguille”.¹⁷ A cette époque, dans certains des villages du Pélion (Zagora), on produisait des *imbrisim*, ce fil de soie crue et tordue, très fin, qu’on employait à la couture et pour les ornements.¹⁸

Il semble que c’est à partir du XVIIe siècle que les Européens se soient intéressés de manière systématique aux soies de l’empire. Nous l’avons vu pour Brousse: elle commence alors à se spécialiser dans les grèges, dont les prix augmentaient beaucoup plus vite que ceux des soieries, grâce aux achats des Anglais.¹⁹ Dans les régions grecques, Venise, toute proche et conservant toujours quelques possessions,

13. D. Urquhart, *Turkey and its resources*, Sanders & Otley, London 1833, p. 180.

14. N. Papadopoulos, *op. cit.*, vol. II (Venise 1815), p. 69.

15. N. Papadopoulos, *op. cit.*, vol. II, p. 70. A Yannina, hormis les passementiers, il y avait une corporation distincte de filateurs (*imprisimides*, *kazazides*), voir G. Pageorgiou, *op. cit.*, pp. 37-38 et 46.

16. Pitton de Tournefort, *op. cit.*, t. I, p. 337.

17. Sonnini, *op. cit.*, p. 315.

18. D. Philippidis/Gr. Constantas, *Γεωγραφία Νεωτερική* (Géographie moderne), rééd. par Cath. Koumariou, Hermès, Athènes 1988, p. 181 (1ère éd.: Vienne 1791). Pour des détails sur les industries rurales de la Thessalie, et notamment celle de la soie, voir la thèse récente de S. Petmezas, “Recherches sur l’économie et les finances des villages du Pélion, région d’industries rurales, ca 1750-1850”, EHESS 1989, vol. II, pp. 608-652.

19. M. Cizakça, *op. cit.*, pp. 148-149: les importations anglaises en soies grèges du Levant ont passé de 73 000 pounds en 1610-34 (en moyenne) à 274 000 pounds en 1722-24.

achetaient les soies des îles de l'Archipel, de Chypre, mais aussi celles de Macédoine et de Thessalie, exportées via Durrazzo; au XVIIIe siècle, ce commerce faisait la fortune des marchands de Moschopolis,²⁰ et puis, l'axe terrestre s'étant déplacé vers Jannina - Prévéza, c'étaient les marchands de Jannina, Grecs et Juifs, établis à Venise, qui achetaient les soies de Zagora et de Béotie dans les foires de Moscholouri, Elasona et Zeitoun (Lamia), pour les vendre à Venise, comme ils le faisaient avec les grèges moréotes, exportées via Corfou.²¹ Pendant leur bref passage de la Morée (1685-1715), les Vénitiens ont essayé d'accaparer celles de la péninsule: ils ont fait venir des artisans spécialisés de Chios, où se vendait alors la soie de Mistra, pour installer des ateliers de tissage à Modon. Mais l'entreprise n'a pas réussi,²² peut-être parce que, comme déjà un siècle auparavant, "les intérêts industriels de la Cité étaient sacrifiés aux intérêts commerciaux".²³

Les Français qui apparaissent dans ces contrées au début du XVIIIe siècle s'intéressent, eux, pour leurs propres manufactures, alors en pleine expansion. Ainsi, non seulement vont-ils dominer sur le commerce des grèges pour la plus grande partie du siècle, mais ils essaieront d'en améliorer la qualité sur place. Ils commencent à acheter les soies de Mistra, très sporadiquement de 1701 à 1715, et massivement à partir de 1723, une fois la paix rétablie dans la péninsule.²⁴ Pouqueville affirme

20. V. Papahatji, "Οἱ Μοσχολίται καὶ τὸ μετὰ τῆς Βενετίας ἐμπόριον κατὰ τὸν 18ον αἰῶνα" (Les Moschopolites et le commerce avec Venise au XVIIIe siècle), *Epirotika Chronika* 9 (1934), p. 127.

21. K. Mertzios, "Ἡ οἰκογένεια τῶν Γλυκέων ἢ Γλυκῆδων" (La famille des Glykys), *Epirotika Chronika* 11 (1936), pp. 9-12; idem, "Ἰωάννινα - Βενετία. Ἐμπορικὴ ἀλληλογραφία τῶν ἐτῶν 1723-1730" (Jannina - Venise. Correspondance commerciale des années 1723-1730), *Epirotika Chronika* 11 (1936), pp. 257-284; voir aussi, V. Kremmydas, "Ἱστορία τοῦ ἐλληνικοῦ ἐμπορικοῦ οἴκου τῆς Βενετίας Σελέκη καὶ Σάρου" (Histoire de la maison commerciale grecque de Venise Seleki & Saros), *Thesaurismata* 12 (1975), pp. 171-199.

22. L. Ranke, "Περὶ τῆς ἐν Πελοποννήσῳ Ἐνετοκρατίας (1685-1715)" (Sur l'occupation vénitienne du Péloponnèse, 1685-1715), *Pandora* 13/289 (1862), p. 5; voir aussi M. Sakellariou, *Ἡ Πελοπόννησος κατὰ τὴν Δευτέραν Τουρκοκρατίαν* (Le Péloponnèse sous la seconde occupation turque), Athènes 1939, p. 122.

23. S. Ciriaco, "Mass consumption and luxury goods: the de-industrialization of the Republic of Venice from the sixteenth to the eighteenth century", in: van der Wee (ed.), *op. cit.*, p. 47.

24. V. Kremmydas, *Τὸ ἐμπόριο τῆς Πελοποννήσου στὸν 18ο αἰῶνα* (Le commerce du Péloponnèse au XVIIIe siècle), Athènes 1972, pp. 162-163; S. Maximos, *Ἡ αὐγὴ τοῦ ἐλληνικοῦ καπιταλισμοῦ* (L'aube du capitalisme grec), Stohastis, Athènes 1973, p. 120. Pour les quantités exportées, les chiffres avancés un peu plus tard

plus tard qu'à cette époque "Lyon avait envoyé des ouvriers à Mistra pour apprendre aux Grecs à dévider la soie au petit tour français",²⁵ mais l'information est douteuse. Cependant à la même époque, dans les années 1720, les Français "découvrent" les soies de Zagora, par l'intermédiaire d'un négociant marseillais venant de Salonique et qui "resta plus de quatre mois [à Zagora] et enseigna aux artisans grecs une meilleure méthode de filage".²⁶ Dans les années 1750 enfin, lorsque leurs achats commencent à souffrir de la hausse des prix et que les Gênois leur enlèvent le marché de Zagora,²⁷ ils essaient de créer une société royale privilégiée pour planter leurs propres mûriers dans la région d'Arta, en Epire, et les exploiter à leur compte.²⁸ Mais il semble que ce projet ambitieux n'a pas eu de suite.

Ainsi, tout en favorisant la spécialisation de ces régions dans la production de grèges destinées à l'exportation, cette première vague d'achats effectués par les Européens était accompagnée du premier "transfert", de portée sûrement limitée, des techniques de dévidage occidentales. Bien que les témoignages cités soient peu explicites, on peut en déduire qu'il s'agissait de perfectionnements apportés aux appareils de dévidage locaux, afin d'obtenir un fil mieux préparé pour le moulinage mécanique.²⁹ Ce problème, à savoir l'incompatibilité des grèges trop impures et peu homogènes, produites à l'aide de l'outillage traditionnel du Levant, avec les mécaniques de plus en plus précises et évoluées des Occidentaux, allait se poser de manière autrement plus pressante au XIXe siècle. Si la mécanisation du dévidage devait résoudre une fois pour toutes ce problème technique, elle devait en même temps en poser un autre, social, celui de la restructuration de l'ensemble du système de production.

Cependant, à la fin du XVIIIe siècle, les achats français avaient pratiquement arrêté, en suivant le déclin général du commerce français dans le Levant, et l'on ne retrouve que peu de traces des techniques occidentales. Mistra ne produisait plus la qualité *opsis*, mais des grèges

par F. C. H. L. Pouqueville, *Voyage dans la Grèce*, t. 5, F. Didot, Paris 1821, p. 30, sont un peu fantaisistes: il faudrait peut-être leur soustraire un zéro...

25. Pouqueville, *op. cit.*, p. 30.

26. N. Svoronos, *op. cit.*, p. 257.

27. *Ibid.*, pp. 176, 260.

28. S. Maximos, *op. cit.*, p. 59 (lettre du consul français à Arta, 31.12.1757).

29. Voir pour les divers dispositifs du dévidoir inventés pour rendre les fils lisses, unis et homogènes (le "va-et-vient", la croisure, etc.), L. Vignon / I. Bay, *op. cit.*, pp. 117-123.

de qualité inférieure qu'il exportait à Tunis et de nouveau à Brousse, dont le tissage connaissait un dernier sursaut,³⁰ tandis que 64 % de la production de Zagora alimentait les métiers de Salonique, Chios et Tyrnavo, le reste étant exporté essentiellement en Allemagne, par voie terrestre.³¹

Ce n'était qu'un répit. Au cours de la première moitié du XIXe siècle, et pour des raisons diverses mais finalement convergentes (perte des marchés, coloniaux ou européens, cherté de la matière première), le tissage déclinait, parfois de façon dramatique, presque partout en Méditerranée, à Valence comme à Malaga, dans les villes de Lombardie, Vénétie et Trentino, comme à Calabre.³² Au même moment, il accusait une croissance au rythme annuel de 4 % dans la région lyonnaise. Les métiers s'y diffusaient dans les campagnes, la production s'adaptait à la nouvelle clientèle bourgeoise en privilégiant les étoffes unies, et la ville adoptait le Jacquard pour les façonnées et mettait au point les méthodes de l'essai, de la classification et du numérotage des fils.³³ Toutes les régions sérícicoles, y compris l'Italie, se mettaient à alimenter cette industrie en grèges, dont le dévidage s'organisait peu à peu dans des établissements concentrés, qui adoptaient la machine à vapeur, d'abord pour le chauffage des bassines, ensuite pour faire tourner les guindres; et en France, mais aussi en Angleterre, où se répandait la filature mécanique, la demande pour les soies étrangères, dont celles du Levant, augmentait constamment.³⁴

30. M. Cizakça, *op. cit.*, p. 150.

31. F. Beaujour, *op. cit.*, t. I, p. 252 (lettre du 19.6.1797).

32. Pour l'Italie du Nord, voir A. Dewerpe, *L'industrie aux champs. Essai sur la proto-industrialisation en Italie du Nord (1800-1880)*, Ecole Française de Rome, 1985, pp. 17-19. Pour Valence et Malaga, voir J. Nadal, "Industrialisation et désindustrialisation du sud-est espagnol, 1820-1890", *L'industrialisation en Europe*, *op. cit.*, p. 205. Pour la Calabre, J. A. Davis, "Innovations and new technologies: some aspects of the problem of industrial development in Southern Italy in the 18th and early 19th centuries", *Actes des journées d'études Bendor: Innovations et technologies dans les pays méditerranéens, XVIe - XXe s.*, Cahiers de la Méditerranée, Nice 1984, pp. 47, 49.

33. P. Cayez, "Une proto-industrialisation décalée: la ruralisation de la soierie lyonnaise dans la première moitié du XIXe siècle", *Revue du Nord*, n° spécial: Aux origines de la révolution industrielle, janvier-mars 1981, pp. 95-103. Le métier Jacquard, quoiqu'étant une "innovation essentiellement conservatrice" comme dit Pierre Cayez (p. 101), a permis, en supprimant les tireurs de lacs, d'économiser la main-d'oeuvre et donc d'augmenter la productivité du secteur dans son ensemble. Pour les méthodes de l'essai (conditionnement, décreusage, etc.) et la création de diverses institutions publiques, voir L. Vignon / I. Bay, *op. cit.*, p. 237 et suiv.

34. Les importations de soies grèges en Angleterre ont augmenté de 380 à 2 850

Ainsi l'intérêt particulier que manifestent pour la soie du nouvel Etat grec les entrepreneurs et les autorités dans les années 1830 s'inscrit dans la logique de ce vaste mouvement de croissance, de restructuration et de spécialisation. Vers 1834-35 en effet, trois hommes d'affaires "jouent aux coudes" dans les couloirs du pouvoir pour arracher des concessions et des privilèges, afin de fonder des grandes filatures de soie à la manière italienne.³⁵ Leur démarche paraissait d'autant plus naturelle que les régions de l'empire qui fabriquaient des soieries se trouvaient hors des premières frontières helléniques, et que la vocation de la Morée et des îles, fournisseurs de grèges, était fixée déjà. Au contraire, les quelques efforts, isolés, faits à l'époque et un peu plus tard, pour implanter des manufactures de tissage, ne pouvaient se promettre aucun avenir, ni commercial ni industriel, et ont en effet échoué.³⁶

Les trois entrepreneurs, Constantin Douroutis et Spiridon Valvis, Grecs de la diaspora, ainsi que le "banquier" François Feraldi, d'origine française, venant tous de l'Occident, notamment de l'Italie,³⁷ se voulaient

tonnes entre 1800 et 1853; celles de la France ont passé de 235 à 660 tonnes de 1830-1834 à 1845. Dans les deux pays, l'importation des soies moulinées demeurait presque stable. M. Lévy-Leboyer, *Les banques européennes et l'industrialisation internationale dans la première moitié du XIXe siècle*, PUF, 1964, p. 189.

35. Pour les détails de ces tentatives, voir Christine Agriantoni, *Οι απαρχές της έξβιομηχάνισης στην Ελλάδα τον 19ο αιώνα* (Les débuts de l'industrialisation en Grèce au XIXe siècle), Banque Commerciale de la Grèce, Athènes 1986, pp. 15-51, 395-399.

36. A la place d'une grande manufacture de rubanerie que voulait installer à Hydra un tisserand chioté d'Istanbul, un petit atelier familial a vu le jour dans cette île, de plus en plus marginalisée par ailleurs dans l'économie du nouvel Etat (C. Agriantoni, *op. cit.*, pp. 40-44); quant à la manufacture de soieries créée à Athènes en 1850, voir ci-dessous, p. 49.

37. La maison commerciale de la famille Douroutis était établie à Ancone, avec antenne à Trieste; voir partie de la correspondance de la maison (1811-1849) aux Archives Générales de l'Etat (= AGE), Collection Vlahogianni, K19, "Maison Douroutis"; aussi, Maria Christina Chatziioannou, "Η τύχη των πρώτων ιταλών μεταξουργών στο ελληνικό κράτος" (Le sort des premiers filateurs italiens de soie venus dans l'Etat grec), *Mnémon* 13 (1991), pp. 121-138. S. Valvis était établi à Livourne au temps de la guerre de l'Indépendance, voir C. Vacalopoulos, *L'économiste français Arthémond de Régný et son rôle dans l'histoire financière de la Grèce (1831-1841)*, Institute for Balkan Studies, Thessaloniki 1977, pp. 175-180. Enfin, Feraldi avait "habité les provinces d'Italie" selon ses propres dires (AGE, Arch. du roi Othon, Ministère de l'Intérieur, Feraldi au Ministre, Nauplie le 16.12.1833).

donc les promoteurs de la modernisation du secteur soyeux en Grèce. Les autorités n'ont pas lésiné sur les concessions — évidemment dans la mesure des moyens, trop modestes, d'un Etat naissant. Les négociations avec Feraldi n'ayant pas abouti,³⁸ Valvis et Douroutis se partagèrent le fermage exclusif des dîmes sur les cocons de la plupart des régions sérícocoles du royaume, des droits d'exploitation sur les mûriers nationaux et des privilèges exclusifs de fabrication.

Mais leurs projets se sont heurtés aux systèmes de production et aux rapports sociaux traditionnels et ont vite tourné à l'échec. S. Valvis fut pris dans les engrenages du système des sous-affermages successifs des droits sur les dîmes, système hérité de l'empire ottoman et bien enraciné dans les campagnes grecques; il finit par fonder, en 1838, une petite manufacture de dévidage à Andros, qu'il semble avoir abandonnée bientôt. Plus révélateur de la résistance opposée par le système rural de production à domicile, dominant dans le domaine de la soie, est le sort des filatures fondées à Sparte et à Messini, dans le sud du Péloponnèse, par C. Douroutis, associé à deux autres marchands du pays.³⁹ Ces deux établissements, construits à l'aide de plans et de surveillants italiens, équipés de 44 et 38 bassines respectivement et de dévidoirs importés de Fossombrone (de l'arrière-pays d'Ancone), et encadrés par des artisans italiens, saisonniers ou permanents,⁴⁰ ont rencontré l'hostilité des anciens fermiers des dîmes et exportateurs des soies, mais surtout celle des filateurs ambulants et des paysans-producteurs. Ceux-ci refusaient de délivrer leurs cocons; et les artisans qui ont fait l'apprentissage de la filature à l'italienne dans les établissements ont pu copier certaines parties des tours italiens sur leurs ustensiles traditionnels et reprendre ainsi leur métier de filateurs ambulants. Quelques années seulement après leur fondation, les établissements Douroutis ont cessé leur travail.

Des phénomènes analogues de résistance, d'hostilité et même d'ap-

38. Le banquier avait associé la filature à un vaste projet, peu réaliste, d'établissement d'une colonie étrangère, dans une "ferme modèle" près d'Argos. Pour des projets analogues, d'inspiration saint-simonienne, à l'époque de Capodistrias, voir Despina Themeli-Catifori, *Τὸ γαλλικὸ ἐνδιαφέρον γιὰ τὴν Ἑλλάδα στὴν περίοδο τοῦ Καποδίστρια 1828-1831* (L'intérêt des Français pour la Grèce au temps de Capodistrias 1828-1831), Epikairota, Athènes 1985, p. 139.

39. E. Tsouchlos et M. Iatros; voir K. Spiliotakis, "Τὸ ἀρχεῖον Μιχαήλ 'Ιατροῦ" (Les archives de Michel Iatros), *Tetradia Ergasias*, n° 6, Centre de Recherches Néohelléniques, Athènes 1984, pp. 27-35.

40. Maria Christina Chatziioannou, *op. cit.*, pp. 126-127.

propriation des techniques nouvelles par les producteurs isolés, afin d'échapper à la fabrique, sont signalés dans plusieurs régions sérícicoles du Levant, mais aussi de la Sicile, où des entrepreneurs, indigènes ou étrangers, essayaient à la même époque d'introduire des fabriques de dévidage. Même à Brousse, un Français qui avait installé en 1825 la première filature munie de tours occidentaux, "perdit le peu d'argent qu'il avait apporté... [car] les habitants de Brousse apprirent de lui à rendre leurs fils beaucoup plus fins".⁴¹ A Chypre, au début du siècle, les paysans "s'ameutèrent [et] brisèrent les nouveaux guindres" apportés de Brousse;⁴² plus tard, au temps de la "fièvre des cocons" des années 1850, un Français venu du Liban dans l'île a dû découvrir à ses dépens "la difficulté de se procurer des cocons auprès des paysans habitués de temps immémorial à filer leur soie".⁴³ A Smyrne, où en 1842 un Français essayait d'installer une filature, "les gens de la campagne ne pouvaient comprendre comment il leur serait plus avantageux de vendre leurs cocons que de les filer eux-mêmes".⁴⁴ En Sicile enfin, où au début du siècle l'administration française essayait de favoriser l'installation des moulins à la piémontaise, elle a rencontré "la résistance féroce de la population locale".⁴⁵

Les campagnes ne consentaient donc pas volontiers à leur désindustrialisation. Il est vrai que ces premières "fabriques" de dévidage, simples lieux de rassemblement d'un outillage à base individuelle et facilement assimilable, leur facilitaient la tâche. Il fallait donc les contourner, en optant pour les villes, en remplaçant les hommes par les femmes et en adoptant les principes d'organisation de l'usine. C'est ce que fit Loukas Rallis, l'homme d'affaires bien connu, pionnier dans plusieurs domaines des affaires en Grèce, qui fonda en 1845 une filature de soie au Pirée, le port de la capitale, "mal situé [...] puisque l'Attique n'est pas un pays de mûriers", mais le seul qui puisse lui assurer "une main-d'oeuvre peu coûteuse", composée de jeunes filles de douze à vingt ans.⁴⁶ La filature était équipée de 40 bassines avec leurs tours de dévidage, munis de tous les dispositifs mis au point entretemps (filière, "va-et-vient", etc.) et actionnés initialement par une roue centrale mue par quatre hommes. La vapeur, employée dès

41. A. Gaudry, *Recherches scientifiques en Orient*, Paris 1855, p. 235.

42. *Ibid.*, p. 270.

43. *Ibid.*, p. 273.

44. *Ibid.*, p. 248.

45. J. A. Davis, *op. cit.*, pp. 50-51.

46. A. Gaudry, *op. cit.*, p. 319.

le début pour le chauffage des bassines, devait être utilisée à partir de 1853 pour la rotation des tours.⁴⁷

Les campagnes, en réalité, menaient un combat d'arrière-garde perdu d'avance. Partout, et notamment dans les villes, la filature mécanique des fabriques s'imposait, malgré les difficultés. A Salonique, les Italiens avaient installé des "machines à dévider à la piémontaise" depuis 1825.⁴⁸ Français et Suisses avaient finalement réussi à établir la première filature mécanique à Brousse, en 1835.⁴⁹ Les Français encore étaient en Syrie depuis 1837.⁵⁰ En Grèce, si la diffusion des dévidoirs à l'italienne dans les campagnes leur avait permis de sauvegarder le revenu d'appoint tiré par le travail de la soie, désormais les grèges de la Morée, déclassées sur l'échelle de la qualité, se vendaient mal à Marseille, surtout à partir des années 1840, lorsque le "boom séricicole" en France faisait sentir ses effets.⁵¹

Le système domestique tenait pourtant bien jusqu'au milieu du siècle. "Ceux qui mettent sur pied dans les sentiers leurs machines de fortune" et qui "tirent ensemble 20 et 30 brins"⁵² assurent encore, vers 1850, environ 90 % de la production nationale en grèges (60 - 65 000 ocques),⁵³ la filature Rallis produisant seulement 1 600 ocques de soie plus fine (de 5-6 brins) par an. Comme la hausse de la demande et des prix des grèges avait entraîné le déclin du moulinage et du tissage à Calabre quelques décennies auparavant,⁵⁴ de même c'est la hausse des prix de la matière première, à savoir des cocons, qui allait finalement avoir raison de la production rurale de soie grège en Grèce. Cela se passait dans les années 1850, lorsque la destruction de la sériciculture dans le Midi de la France par la pébrine provoqua une véritable pénurie

47. Pour une description de la filature, voir "Μεταξοργεῖον Ἀ. Πάλλη" (Filature de soie L. Rallis), *Pandora* 3 (1853), pp. 445-450.

48. Plusieurs centaines, selon D. Urquhart, *op. cit.*, pp. 180-81; 15 ou 20 "petites filatures" d'après A. Gaudry, *op. cit.*, p. 235.

49. M. Cizakça, *op. cit.*, p. 151.

50. A. Gaudry, *op. cit.*, p. 235.

51. P. Léon, "Les nouvelles répartitions", *Histoire économique et sociale de la France* (dir. F. Braudel / E. Labrousse), vol. 3/II, PUF, Paris 1976, p. 547.

52. *Pandora* 3 (1853), p. 450. D'après A. Gaudry, *op. cit.*, p. 318, environ 1 000 hommes filaient à cette époque la soie dans la Lacédémone, soit pour leur propre compte, soit pour le compte des propriétaires des cocons. "Quelquefois ils se réunissent une dizaine ensemble, et la salle qu'ils habitent prend l'aspect d'une véritable filature".

53. AGE, Othon. Minist. de l'Intérieur, dos. 253, rapport au Roi du 21.12.1848.

54. J. Davis, *op. cit.*, p. 49.

et fit doubler et même tripler les prix des cocons.⁵⁵ On ne peut pas savoir si les paysans, sans doute à l'exception des filateurs les plus spécialisés dans le métier, consentirent de leur propre gré à vendre leurs cocons; on sait seulement que le détour de la production brute vers Marseille était orchestré par des grandes maisons du négoce méditerranéen,⁵⁶ toujours promptes à profiter des gains exceptionnels des temps de pénurie et de crise. C'est le résultat qui compte: dans l'espace d'une décennie, la plantation des mûriers et la production des cocons ont progressé rapidement, les exportations des cocons ont remplacé celles des grèges, tandis que la fabrication de ces dernières dans les campagnes grecques a été fortement réduite.⁵⁷

Simultanément, et sous l'impulsion des Européens, le mouvement de création de filatures s'accélère dès le début de la décennie. La filature d'Andros est alors réactivée par Rallis,⁵⁸ auquel succède un Français un peu plus tard, tandis qu'un autre Français fonde la première filature à Kalamata en 1853; à la même année, une société franco-grecque rachète les installations entamées peu auparavant par des Anglais⁵⁹

55. D'une moyenne de 24 000 tonnes en 1846-52, la production des cocons en France a chuté au niveau 7 000 t. en 1856 (P. Léon, *op. cit.*). Les prix des cocons en Grèce, de 8-10 drs par ocque habituellement, montèrent à 20 drs en 1853, atteignant le plafond de 30 drs en sept. 1856 (C. Agriantoni, *op. cit.*, p. 54).

56. La maison Apallyras, de Marseille, pour les régions grecques (journal *Philopatris*, 2.12.1856, copie dans: AGE, Collection Vlahogianni, Δ118); et la maison de Syngros pour la Thessalie et la Thrace (A. Syngros, *Ἀπομνημονεύματα* [Mémoires], vol. 1, Athènes 1908, pp. 272-275).

57. Il n'existe pas de chiffres fiables pour cette époque cruciale. On peut estimer la production en cocons, sur la base de celle des grèges, à environ 240-260 000 ocques vers 1850. La première statistique agricole officielle de 1860 (Ministère de l'Intérieur, *Στατιστική τῆς Ἑλλάδος. Γεωργία* [Statistique de la Grèce. Agriculture], Impr. Nationale, Athènes 1864, p. 59) l'estime à 320 000 ocques, mais signale que la capacité réelle, vu le nombre des mûriers, est presque double (*ibid.*, p. μγ'): c'est qu'en ce moment la maladie, déclarée depuis 1859, faisait déjà des ravages. Il est probable que vers 1857/58 la production ait atteint un maximum de 400 000 ocques et même plus. En tous cas, une croissance très forte est attestée par toutes les sources de l'époque, voir par exemple Phokion B., "Σκωληροτροφία" (Sériciculture), *Pandora* 12 (1861), p. 90.

58. A. Gaudry, *op. cit.*, p. 319.

59. Par la société "A. Wrampe & Cie", de Londres, qui a fait faillite et vendu ses immobilisations aux enchères, après demande de son créancier, Louis Roeck, constructeur de machines pour filatures à Lyon. L. Roeck participa à la société qui lui succéda, la "Société Séricicole Ath. Douroutis & Cie", et qui était dirigée par le frère cadet du fondateur de la première filature à Sparte; voir le journal *Athina* du 2.10.1853 (copie dans AGE, Coll. Vlahogianni, Δ118) et "Μεταζουργείον Λ. Ράλλη", art. cité, p. 450.

pour fonder dans la capitale même la plus grande filature de l'Orient, mue par la vapeur, supervisée par des Français et contenant 240 bassines à deux tours chacune.⁶⁰ Ces entreprises nouvelles ont beaucoup souffert, à leurs débuts, de la cherté de leur matière première.⁶¹ Cependant, rétrospectivement, il semble bien que la commercialisation des cocons, en privant les paysans du contrôle de leur matière première, a ouvert la voie à l'installation des industries. En outre, l'expansion de la sériciculture a probablement excédé les capacités de dévidage des ménages ruraux, ce qui facilita l'approvisionnement des fabriques. On peut éventuellement déceler l'intime connection des deux phénomènes (commercialisation des cocons, installation des fabriques) dans le comportement d'une des plus grandes maisons commerciales de Patras, "Fels & Cie", qui, après avoir participé au commerce d'exportation des cocons dans les années 1850, fonda en 1859, une fois la "fièvre" passée, sa propre filature à Kalamata, munie de 28 bassines, mécanisée à partir de 1862 et augmentant par la suite sa capacité jusqu'à 76 bassines.⁶²

Par ailleurs, ce tournant décisif vers les productions primaires rendait encore plus difficile, voire impossible, l'intégration du secteur soyeux vers l'aval. Le cas d'une petite fabrique de soieries, fondée à Athènes à cette même époque et tout à fait à contre courant, est révélateur. Son fondateur, C. Stefopoulos, tisserand ayant fait des études à Vienne et financé par le gouvernement, a fait démarrer son entreprise en 1850, avec deux métiers; mais très vite, "parce que de la soie tordue, prête pour le tissage, n'est pas fabriquée en Grèce", il s'est vu obligé

60. Voir la description dans "Μεταξουργεῖον ἐν Ἀθήναις" (Filature de soie à Athènes), *Pandora* 5 (1855), pp. 476-478.

61. Pour survivre, l'entreprise athénienne fut très vite obligée de diversifier ses activités, en ajoutant une minoterie et une huilerie à la filature. Athanasse Douroutis a revendiqué obstinément l'augmentation des taxes à l'exportation sur les cocons (voir Ath. Douroutis, *Καθ' ἣν στιγμήν πρόκειται νὰ συζητηθῆ τὸ τελωνειακὸν δασμολόγιον* [A l'occasion de la discussion sur le tarif douanier], Athènes s.d. [1856]). Une lettre de L. Roeck adressée à la reine est révélatrice du triomphe, encore une fois, des intérêts commerciaux: "la Société d'Athènes", écrit-il, "à bout de ses forces, est forcée [...] d'envoyer tous ses cocons en France [...]. Descendant à la profession de négociants, la Société gagnera plus d'argent" (AGE, Min. de l'Int., dos. 252, 21.2.1857). Le gouvernement a concédé en 1857 une légère hausse des droits, supprimée et réimposée plusieurs fois par la suite, et cette ambivalence est bien caractéristique de l'attitude des gouvernements grecs face aux conflits qui opposèrent souvent le commerce à l'industrie.

62. Journal *Merimna* du 9.3.1871 et A. Mansolas, *La Grèce à l'Exposition Universelle de 1878*, Athènes 1878, p. 20.

de partir pour faire l'apprentissage du moulinage en Lombardie, d'où il a importé, fin 1851, deux moulins à organsiner, mus à bras d'hommes. Deux ou trois années plus tard, l'atelier a fermé ses portes.⁶³

L'industrialisation du dévidage, par contre, devait se poursuivre, en fermant la parenthèse urbaine et en multipliant les fabriques dans les provinces séricicoles. Une fois surmontée en effet, quoique provisoirement, la crise du secteur provoquée par la maladie des vers à soie entre 1859 et 1866,⁶⁴ 5 nouvelles filatures ont été fondées à Kalamata, en 1868-70, et 5 autres, plus petites, à Sparte, le bastion du système domestique.⁶⁵ Cette industrie, de caractère essentiellement rural et saisonnier, n'avait plus de place dans la capitale et son port, qui entraient à cette époque dans l'ère industrielle. Quelques années plus tard, les filatures d'Athènes et du Pirée ont fermé leurs portes.⁶⁶

Mais ce bref essor des années 1868-75, qui semblait même en mesure de renverser les tendances des exportations en faveur des grèges, n'a pas duré longtemps. Bientôt le secteur soyeux devait entrer dans une longue période de stagnation. Dans le cadre de la dépression des prix et de la nouvelle "fièvre du raisin sec" qui regagnait les campagnes, la sériciculture était délaissée, la pébrine faisait toujours des ravages et les fabriques vivotaient.⁶⁷ Même avec l'apport de la production thessalienne et de la filature de Volos (à Lekhonia⁶⁸), les exportations n'atteignent pas, dans les années 1880, le niveau antérieur.⁶⁹

La reprise s'esquisse à partir des années 1890. L'introduction de graines élevées selon le système Pasteur et importées de Brousse avait

63. Journal *Athina* du 29.4.1852 et *Pandora* 3 (1853), pp. 471-472.

64. Surmontée grâce à la distribution de graines japonaises par les soins du gouvernement; voir le circulaire n° 31 du 9.2.1866 du Ministère de l'Intérieur.

65. *Merimna*, 9.3.1871.

66. Celle de Douroutis, à Athènes, a fermé en 1875, et celle de Rallis, en 1880. Deux autres petites filatures fondées dans les années 1850 au Pirée et à Syra, l'autre centre industriel de la Grèce, ont également eu la vie courte (voir Maria Christina Chatziioannou, *op. cit.*, p. 133).

67. N. M[argaritis], "Ἡ σηροτροφία ἐν Ἑλλάδι" (La sériciculture en Grèce), *Minieon Deltion tou en Kon/polei Ellin. Empor. Epimelitirion* (= *MDKEE*) 5/44-46 (1903), pp. 193-198. La fabrique "Fels & Cie", la plus importante de Kalamata, a fermé en 1883 [I. Kambas, "Ἡ σηροτροφία ἐν Καλάμυκις" (La sériciculture à Kalamata), *Elliniki Epitheorisis* 2 (1909), p. 748].

68. Archives Nationales (Paris) (=AN), F12 7127, rapport consulaire de Volo, 27.11.1903.

69. Voici l'évolution des exportations de grèges et de cocons, en moyennes pour les années disponibles et selon les chiffres officiels, malheureusement souvent loin de la réalité (en ocques; 1 ocque = 1,28 kg):

peu à peu vaincu les maladies.⁷⁰ La crise profonde du monde rural, singulièrement aggravée par l'effondrement du commerce du raisin sec, favorisait le regain de l'intérêt pour la sériciculture que les Fermes de l'Etat, fondées à la fin du siècle,⁷¹ et les diverses "Associations des Dames" dans les villes essayaient d'encourager.⁷² Par ailleurs, les tarifs douaniers en hausse, et frappant surtout les articles de luxe, donnaient naissance à quelques petits ateliers de rubanerie et de soieries, dans les villes de province comme à Athènes, qui employaient une main-d'œuvre féminine sortant massivement à cette époque sur le marché de travail. Mais c'est surtout à Kalamata et sa région que cette activité, faisant tâche d'huile autour du couvent de St. Constantin, un ancien foyer de fabrication d'écharpes, a acquis les dimensions d'une petite proto-industrie, faisant battre à la fin du siècle environ 400 métiers.⁷³

Cependant ce petit marché local n'était pas suffisant pour réanimer une industrie complètement marginalisée désormais sur les marchés extérieurs. Les fabriques du dévidage, une douzaine en tout, à Kalamata, Sparti et Volos, n'avaient réalisé pratiquement aucun progrès depuis leur fondation. "Dans l'état actuel des choses", avouaient les filateurs de Kalamata, qui revendiquaient toujours, en 1903, la hausse des droits d'exportation sur les cocons, "il est plus avantageux pour les industriels d'exporter leurs cocons, au lieu d'augmenter la capacité de leurs fabriques pour les dévider sur place".⁷⁴ Par ailleurs, le tirage de la soie avec les outils traditionnels persistait encore dans les campagnes, bien qu'à des proportions réduites. En Messénie, vers 1900,

<i>Années</i>	<i>Cocons secs</i>	<i>Soies</i>	<i>Années</i>	<i>Cocons secs</i>	<i>Soies</i>
1851-53	0	55.200	1881-82	71.200	6.100
1858-60	91.100	10.000	1887-89	73.100	8.200
1861-63	45.800	5.800	1890-92	96.100	13.900
1864-66	42.300	3.000	1893-95	105.700	12.800
1867-69	70.800	9.200	1896-98	51.700	19.200
1870-72	22.300	13.900	1899-1900	84.100	21.667
1873-75	8.400	12.900	1902-03	108.600	25.900

70. Journal *Akropolis* du 29.10.1888.

71. L. Kallivretakis, *Η δυναμική του αγροτικού εκσυγχρονισμού στην Ελλάδα του 19ου αιώνα* (La dynamique de la modernisation agricole dans la Grèce du XIXe s.), Institut Culturel du Crédit Agricole, Athènes 1990, pp. 155-160.

72. N. M[argaritis], "Η ἐν Ἀθῆναις Ἑλληνική Γεωργική Ἐταιρεία" (La Société de l'Agriculture d'Athènes), *MDKEE* 5/40-41 (1903), pp. 131-138.

73. Archives du Ministère des Affaires Etrangères (Paris), Corr. consulaire, Le Pirée, vol. II, rapport de Calamata pour l'année 1899.

74. "Σηροτροφικά" (De la sériciculture), *Ta Nea Géoponika* 4 (1903), p. 5.

il existait “des bassines, par deux ou trois, dans des maisons particulières, cinquante environ”.⁷⁵ Les ménages ruraux se réservaient en outre l'exclusivité de l'élevage des vers à soie, sans magnaneries ni étouffoirs organisés. L'état du secteur à la fin de la période examinée donnait la mesure des lenteurs qui ont caractérisé le processus de modernisation économique et sociale en Grèce, au XIXe siècle.

Malgré tout, dans l'entre-deux-guerres, la situation devait changer radicalement. L'annexion de nouvelles régions séricicoles, la Macédoine et surtout la région de Soufli, gros producteurs de cocons et de grèges, et l'arrivée dans le pays, avec l'échange de populations après 1922, d'un potentiel humain spécialisé dans le tissage, devaient permettre la restructuration du secteur et son intégration, avec la création de quelques grandes fabriques de soieries, à Athènes et à Salonique.⁷⁶

75. AN F12 7127, rapport d'Athènes (sur l'industrie de la soie en Grèce), 14.11. 1900.

76. P. Gagoulia / A. Oikonomou / M. Righinos / S. Papadopoulos, “Σηροτροφία και μεταξουργία στὸ Σουφλί” (Sériciculture et travail de la soie à Soufli), *Histoire des Techniques en Grèce* (Actes du congrès tenu à Patras, octobre 1988), Institut de Technologie de la Banque du Développement Industriel (ETBA) (à paraître).